

L'enjeu de la mort dans la filiation : Œdipe encore

Didier Robin

Là où la parole se défait, commence la violence.¹

En éduquant l'enfant, les parents placent en lui leur conscience déjà formée et ils engendrent leur mort (...) Ce qu'ils lui donnent, ils le perdent ; ils meurent en lui (...) Les parents contemplent dans le devenir de l'enfant leur propre suppression dialectique.²

Nous avons choisi ces deux citations parce qu'elles éclairent d'emblée le propos de ce texte. Il y a, dans la filiation, un enjeu de mort qui ne peut être dépassé que par l'émergence de la parole. Encore faut-il que cette parole soit possible. Bien sûr, il ne s'agit pas, ici, de la pure et simple capacité de parler, mais bien de la parole au sens lacanien du terme, soit : « Parole : parler suppose l'élévation de la voix devant le corps d'un Autre dans un espace suffisamment restreint pour qu'il vous entende et pour qu'il puisse de préférence vous répondre. ». Voilà la très belle définition qu'en donne Mireille Andrès dans « L'apport freudien ».

Nous savons que cette parole est, fondamentalement et symboliquement, « meurtrière ». Elle est le meurtre de la chose, d'une figure de l'Autre, qui

1 Jacques Lacan, mis en exergue par Jean-Pierre Lebrun.

2 G.W.F Hegel, mis en exergue par Alexandra Papageorgiou – Legendre.

ouvre l'espace du désir comme « effort pour persévérer dans l'être »³.

Dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud appuie sa conception de la pulsion de mort sur un certain nombre de phénomènes pathologiques : les névroses de guerre, les névroses de destin, la répétition des cauchemars... Dans ce même essai où il tente de dégager la tendance fondamentale d'un retour à l'inanimé, Freud propose en même temps une forme prototypique du processus de la symbolisation qui confère à l'humain son statut spécifique dans le mouvement de la vie. Il s'agit, bien sûr, du jeu du « Fort-da ». Ce jeu permet de métaboliser psychiquement les conséquences de l'absence de l'Autre, en l'occurrence la mère, par une transmutation des pulsions « agressives » en production de symboles.

Nous pensons qu'il ne s'agit pas là uniquement d'un « travail » effectué par l'enfant mais d'un processus, d'une production d'événements signifiants autorisés et soutenus inconsciemment par les parents ce qui suppose, de leurs parts, une forme d'acceptation de leur mort au sens où l'entendait Hegel. L'émergence du désir de l'enfant suppose une entame consentie du narcissisme parental.

En jouant sur les mots, on pourrait dire que ce qui s'engage par rapport à l'« absence » de la mère s'engage aussi par rapport à la « présence » du père comme autre figure de l'Autre.

Nous pensons, ici, au travail considérable de Pierre Legendre sur la question du parricide.

Pour illustrer ces thèses nous avons choisi de vous proposer une lecture transgénérationnelle de la tragédie oedipienne. Encore une « lecture » d'Œdipe ? En effet, il y en a eu tellement que nous ne prétendons certainement pas à l'originalité. Néanmoins, nous pensons que l'abord généalogique de cette tragédie est aussi éclairant pour le psychanalyste que la plus habituelle lecture triangulaire.

Nous pensons illustrer ainsi une formule selon laquelle l'histoire de l'humanisation pourrait se résumer à cette alternative : la parole ou le meurtre. C'est-à-dire que si l'enjeu de la mort compris dans la filiation n'est pas suffisamment « construit » symboliquement, il se déploie dans le réel.

Il s'agit, par ce présent texte donc, de considérer l'histoire d'Œdipe comme une histoire « vraie » qu'on pourrait soumettre à un certain regard clinique malgré l'absence d'autres compétences spécialisées (critiques littéraire et historique...) Comme si nous étions confrontés à une biographie. Il s'agit donc, bien sûr, d'un certain parti pris.

Prenons l'exercice plutôt comme une illustration que comme une démonstration.

Venons-en à la trame de la tragédie inspirée d'une des versions du mythe. De ce que nous savons de la généalogie d'Œdipe, c'est la lignée paternelle qui

3 Spinoza cité dans un entretien radiophonique par Jean-Pierre Winter, « Parole donnée », RTBF.

compte, de Jocaste on sait peu de choses et rien qui paraisse déterminant sinon qu'elle est une descendante de Cadmos.

Par contre, les vies du grand-père paternel, Labdacos, du père, Laios et du fils, Œdipe, semblent toutes trois aspirées, bien que de manière différente, par un attracteur commun : le nouage de son destin à la mort de son père.

Labdacos, roi de Thèbes, est renversé et tué alors que son fils n'a qu'un an. Laios devra la vie à l'exil et à l'accueil dans un nouveau foyer. Laios ne connaîtra donc quasiment pas son père, il ne pourra pas traverser avec lui l'expérience de la permutation symbolique des places (Legendre) avec sa résolution partielle de l'ambivalence. Le lien que père et fils continuent à entretenir, c'est celui du « sang » (ils appartiennent à la même lignée, à la même dynastie qui veut que Thèbes leur revienne de droit), celui du nom qui caractérise leur destin. Labdacos, c'est le boiteux. Ce qui n'est pas sans intérêt si l'on sait que pour les Grecs, la boiterie à une valeur symbolique toute particulière. Le boiteux, c'est celui qui ne se déplace pas de manière rectiligne mais plutôt selon un mouvement en partie circulaire, ce qui le relie aux personnages légendaires à quatre membres évoqués par Platon dans *Le Banquet* et à Héphaïstos, dieu de l'industrie, celui dont les compétences permettent de dépasser les limites du mouvement habituel.

À noter que déjà au niveau de la troisième génération (par rapport à Œdipe) le nom inscrit la lignée dans un particularisme de la démarche, au sens propre et aussi au sens figuré, la boiterie pouvant être celle qu'on reprocherait à un système politique, à un fonctionnement social ou à un comportement immoral. Et déjà, en effet, la filiation de Labdacos à Laios boîte, son possible trajet rectiligne est interrompu par la mort brutale du père. Labdacos, « le boiteux », a pour fils « le gauche ». Là encore, c'est un écart par rapport à la « démarche » normale, souhaitable, qui est ainsi repéré.

Là où Laios « gauchit » son trajet, c'est dans sa vie sexuelle et son irrespect des règles fondamentales de l'hospitalité. Il séduit et abandonne Chrysis, le fils de son hôte provoquant ainsi le suicide du premier. Laios aura compromis la filiation de Pelops car c'est bien une lignée qu'il interrompt par la disparition d'un fils, d'un successeur. Sa gaucherie l'aura conduit à produire chez son hôte la même rupture de la permutation symbolique des places que celle qu'il a connu par rapport à son propre père, Labdacos. Si c'est, ici, le fils qui se tue, le résultat est fondamentalement le même.

On voit, ici, le premier retour dans le réel d'une situation où l'enjeu du parricide, dans sa potentialité mortelle, n'a pu être désamorcé par une issue symbolique. La transmission avortée par le meurtre de Labdacos produit la mise en échec mortelle d'une autre filiation. C'est donc, tout à fait logiquement que Pelops ne vouera pas simplement Laios à la mort. Sa vengeance édictée par la malédiction qu'il lance sur lui reste comprise dans les logiques de la filiation : « Si tu as un fils, il te tuera ! ».

On voit déjà apparaître ici trois formes différentes du même échec de la transmission père – fils mais qui, dans leur ordre chronologique correspondent à une aggravation de leur anormalité :

- Un père qui meurt trop tôt, de mort violente, tué par un rival ;

- Un fils qui meurt trop tôt, de mort violente, se suicidant après avoir été abusé ;
- Un fils qui tuera son père comme comble de l'horreur sociale.

Le troisième cas de figure apparaît comme une condensation des deux premiers puisque c'est le fils qui devient le rival et qu'à la tentative d'infanticide succédera le parricide. Ce troisième temps dans les avatars de la filiation correspond à une inversion complète de la logique de la permutation symbolique des places où, normalement, le père et le fils se côtoient dans l'acceptation du premier de céder progressivement sa place au second. Au contraire, la malédiction pervertit la filiation pour la transformer d'emblée en duel.

Laios craint cette malédiction, il sait bien qu'elle est justifiée et pertinente ! Il se contente donc avec Jocaste de rapports sexuels « gauchis », sodomites. Mais, un soir d'ivresse, il se trompe... ce sera un fils. Laios ne veut pas céder sa place à son fils, entendons là cette phrase dans toute sa portée structurelle et métaphorique. D'emblée, il n'est plus question d'une mort symbolique comme trait normal de la filiation, exclue d'une possibilité de symbolisation, la mort ne sera que réelle.

Croyant éviter son destin, Laios choisit le meurtre de son enfant. Œdipe sera exposé sur le Cithéron, la tête en bas, attaché par les pieds à la branche d'un arbre. Ses pieds seront percés pour faciliter l'« accrochage ». Il sera donc dévoré par les bêtes féroces qui peuplent le Cithéron (la Sphinge n'est-elle pas un autre retour dans le réel de l'infanticide raté ? Elle qui dévore les hommes qui ne savent pas répondre à l'énigme des origines).

Il ne faut donc pas oublier que dans la tragédie oedipienne, l'infanticide, même raté, précède le parricide, lui, réussi. Ce rappel pourrait renforcer l'aspect assez énigmatique de la culpabilité d'Œdipe, non seulement il tue un père qu'il ne peut reconnaître et ce dans un contexte de légitime défense, il est ensuite contraint par le hasard qui le fait sauveur de Thèbes à partager la couche de Jocaste, mais qui plus est, il tue un père qui a voulu pour lui une mort atroce.

Il est très délicat d'interpréter la culpabilité oedipienne à la lumière de notre cadre moral contemporain qui n'est certainement pas celui que Sophocle connaissait. Néanmoins, nous verrons plus loin que par d'autres indices nous pouvons penser qu'Œdipe n'était pas tout à fait sans savoir ce qu'il faisait.

On connaît la suite, pour l'instant heureuse, de l'histoire. Le berger mandaté ne peut se résoudre à l'exposition de l'enfant et en fait don à une famille royale stérile, Polybos et Périboea, roi et reine de Corinthe. Tout pourrait aller très bien et va même très heureusement jusqu'à ce qu'Œdipe atteigne l'âge adulte. Lors d'une beuverie, un convive évoque son adoption, le peu de ressemblance avec ses parents. Œdipe, étreint par le doute, décide de se rendre à Delphes pour consulter l'oracle : « Polybos et Périboea sont-ils mes vrais parents ? Quel est mon avenir ? ».

Pourquoi cette phrase d'ivrogne a-t-elle sur lui un tel impact ? Sait-il déjà qu'elle dit vrai ?

Il me semble qu'autour de ce débat : Œdipe savait-il inconsciemment ou

non que Polybos et Périboea n'étaient pas ses vrais parents ? Il me semble qu'on néglige un élément déterminant. Œdipe peut-il ignorer jusqu'à son nom ? Peut-il ignorer qu'il s'appelle « pieds enflés » ? Ne s'est-il jamais interrogé sur le sens de ce nom et sur les cicatrices correspondantes qui marquent la trace des anciennes blessures ? Ne sait-il pas que c'est ainsi qu'on expose les enfants alors que c'est une pratique culturelle courante ?

Nous pensons personnellement qu'Œdipe est dépositaire d'un savoir qu'il doit méconnaître mais que l'intervention de l'ivrogne fait resurgir (là encore, une répétition se produit dans la réalité, l'ivresse originaire de Laios qui a conduit à sa conception vient relancer son destin).

Œdipe a donc opéré un certain traitement psychique de ce savoir pour le méconnaître mais l'opération même de la méconnaissance guidera la poursuite du destin. En effet, l'oracle ne lui répond pas. L'oracle ne répond jamais directement. Ce qu'Apollon lui fait savoir c'est qu'il tuera son père et partagera la couche de sa mère ; ce que nous aurions tendance à entendre comme une prescription surmoïque dont l'efficacité est immédiate. Nous nous appuyons, ici, sur Alain Didier-Weill (*Les trois temps de la loi*) : « Voilà pourquoi, si le commentaire de Patrick Guyomard (*La jouissance du tragique*) sur Œdipe m'apparaît pertinent et fécond quand il montre qu'Œdipe n'est pas tant celui qui ne cède pas sur son désir, mais bien plutôt celui qui renonce à l'appel symbolique au bien – dire pour consentir à la jouissance mortifère du mal-dire, son commentaire d'Antigone, situant la fille dans la répétition de l'acte du père, m'apparaît contestable (...) d'Œdipe à Antigone, il n'y a pas répétition mais dépassement par la fille de l'impasse du père, transmutation par laquelle cette pierre de rebut qu'est Œdipe est devenue pierre d'angle du désir d'Antigone pour le symbolique. » Œdipe n'arrive pas à s'arracher à cette place de rebut constituée par le surmoi archaïque, avec la complicité de son masochisme primordial, qui le livre à la logique de la malédiction, autant pour celle qui porte sur lui que pour celle qu'il proférera à l'égard de son fils Polynice.

Pourquoi éviter de retourner à Corinthe alors qu'il n'a reçu aucune confirmation que Polybos et Périboea sont ses vrais parents ? Comment ce doute qui l'a conduit dans l'urgence à Delphes peut-il, tout d'un coup, disparaître ? Si, par ailleurs, on admet qu'il sait inconsciemment qu'ils ne sont pas ses vrais parents, ne pas rentrer chez eux le livre à la mécanique inéluctable de la malédiction redoublée par l'oracle. C'est en effet ainsi que le risque est le plus grand de croiser réellement son père.

C'est ce qui, évidemment, ne manquera pas d'arriver dans des circonstances illustrant encore une sorte de redoublement dans le réel. A un carrefour qui mène de Delphes à Thèbes, Œdipe, qui est à pied, croise un char royal. Le passage est étroit et aucun ne veut céder sa place (!). C'est l'illustration même de l'impasse de la transmission. Mais le moment qui déchaîne la fureur d'Œdipe est celui où le char, forçant le passage, écrase pas une de ses roues un de ses pieds ! Voilà pourquoi nous évoquions qu'une répétition dans le réel enclenche l'action. Les pieds d'Œdipe, « gonflés », ceux-là mêmes qui lui donnent son nom et qui rappellent la tentative d'infanticide sont une nouvelle fois blessés par Laios produisant le retournement de

l'infanticide en parricide, au moment où il s'agissait que l'un laisse sa place à l'autre pour que chacun poursuive son chemin.

Nous pourrions continuer plus loin l'histoire et nous intéresser tout autant aux enfants d'Œdipe et notamment à la poursuite de la logique de la malédiction portant sur la filiation, logique qui pousse Œdipe à maudire Polynice, son propre fils qu'il voue à l'absence de sépulture. Nous ne le ferons pas ici. Tout au moins, rappellerons-nous que le parricide et l'inceste ne sont pas sanctionnés dans la suite immédiate de leur réalisation. C'est quand les enfants d'Œdipe approchent de la maturité que la peste vient frapper Thèbes, comme pour rappeler que c'est la poursuite de la lignée qui est impossible et non seulement l'impunité d'Œdipe lui-même.

Arrêtons ici notre excursion libre dans la tragédie oedipienne. Nous espérons avoir pu faire percevoir la richesse d'interprétation qu'elle recèle encore. Nous espérons aussi avoir quelque peu étayé cette formule selon laquelle l'histoire de chaque être humain se situe dans cette alternative : la parole ou le meurtre (qu'il s'agisse du meurtre de l'autre ou de soi-même revient structurellement au même, c'est-à-dire que le ratage de l'enjeu symbolique du parricide conduit à son retour dans le réel par une violence dirigée vers le père ou retournée sur soi, ce que Legendre pointera comme ravage vécu par les jeunes ultramodernes).

Il nous semble qu'il y a là de quoi éclairer bon nombre de situations cliniques contemporaines.

Pour conclure, qu'on nous permette de sacrifier encore à notre goût de la formule. La parole, pour un psychanalyste, ce n'est pas parler pour ne rien dire mais plutôt parler pour dire rien. C'est-à-dire pour tenter d'habiller de mots la cause potentielle du désir.

Nous avons, récemment, évoqué dans un autre texte, que la transmission transgénérationnelle consisterait à transmettre l'espace de ce rien ; l'espace vide de l'objet a pour que le désir ne cesse de se causer d'une génération à l'autre. Comment, parent, céder sur la jouissance qu'on peut tirer de son enfant comme objet fascinant et enjeu narcissique pour inscrire d'emblée sa propre mort comme condition d'un désir propre de cet enfant ?

Nous insisterons, comme toute dernière conclusion, sur l'importance d'une clinique psychanalytique généalogique qui passe, parfois, par un travail familial. Mais ceci est une autre histoire...